Titre : Schlof, Kindele schlof
Rating : K
Personnages : Alsace - Allemagne - Prusse
Note de l'auteur : Ecouter une berçeuse en allemand en remplaçant les paroles par de l'alsacien, c'est flippant. Bonne lecture !
Elsass : Alsace
Lothringen : Lorraine
PreuBen : Prusse
Deutschland : Allemagne

Le téléphone sonnait inlassablement. La scie du violon frottait les cordes de plus en plus vite. Les gracieuses notes de l'Hiver issu du concerto des quatre saisons, par Vivaldi, s'entrechoquaient violemment avec le « tululu » du combiné. Alsace ferma les yeux et se concentra sur les sons agités qui s'échappaient de son violon. Mais elle n'eut que l'impression que la sonnerie augmentait en intensité. Quand ce maudit téléphone allait-il cesser de sonner ?! Elle détestait être dérangée lorsqu'elle interprétait les délicats do ré mi de Vivaldi, Wagner et Beethoven.
Enfin, l'horrible son disparut et elle put continuer de jouer en paix. Enfin, elle posa sa scie et son violon et s'approcha du téléphone qui s'allumait, signalant qu'on lui avait laissé un message. Elle prit le combiné, le porta à son oreille en écartant ses tresses blondes et appuya sur un bouton pour écouter.
Il y eut d'abord un long silence mais elle entendait la respiration légère de quelqu'un. Enfin, une voix un peu rauque, cassé à force d'avoir trop crié, s'éleva, hésitante.
- Groβe Schwester(1)…Est-ce que tu me détestes…?
Un frisson la parcourut alors qu'une voix électronique lui annonçait qu'elle n'avait pas d'autres messages.
Mais la voix…Cette voix…Cet accent germanique si pur et si beau…Ce ton un peu suppliant et qu'elle reconnaissait marqué par l'alcool.
Preuβen. Sin klai Brüeder. (2)
Sin klai Brüeder qui avait toujours tout fait pour les ramener, elle et Lothringen, dans l'Empire Germanique. Dans la famille.
Mais la nation allemande avait été trop loin. Bien trop loin. En 1939.
Elle savait que Ludwig et Gilbert n'y étaient pour rien. Ils avaient été atteints de Folie, comme bien d'autres nations avant eux. C'était pour ça qu'elle ne leur en voulait pas. Elle ne les détestait pas, et encore moins Preuβen de qui elle avait été bien plus proche que Deutschland.
Mais cela faisait 69 ans qu'ils ne s'étaient plus adressé la parole.
Ils avaient oublié comment faire. Des mots simples devenaient des tortures à prononcer à l'attention de l'autre. L'encre ne coulait jamais sur le papier si l'adresse était celle de l'autre.
Mais elle voulait le faire. Elle voulait passer la porte des Beilschmidt, ce nom duquel elle avait abandonné la première particule pour garder un simple « Schmitt » un peu déformé. Elle voulait entrer dans cette maison. S'approcher de ce garçon aux cheveux blancs coiffés d'un poussin et aux yeux du sang qu'il a vu couler, impuissant. Elle voulait entourer ses épaules déjà basses, lasses des combats. Presser ce corps brisé contre le sien. Sentir les battements déjà faibles de ce cœur qui se mourrait.
Elle voulait voir des larmes libératrices couler sur ses joues sèches depuis bien trop longtemps. Elle voulait qu'il sanglote contre elle en lui disant tout ce qui le rendait triste, en laissant s'échapper toute cette souffrance qu'il contenait depuis bien trop longtemps. Pour qu'il puisse relever ses yeux qui seraient devenus du rouge de la passion et de la vie dont il pourrait profiter à présent. Quel sort cruel que le sien. Alors qu'il se trouvait délivré

du fardeau de représenter une véritable nation, il devait être écrasé par le fardeau des erreurs passées.
Elle voulait le réconforter. Comme lorsqu'étant petit il courrait dans la maison de Germania avant de tomber et de se cogner le nez au sol. Il relevait la tête en essayant d'éviter de pleurer mais Elizabeth n'était pas dupe. Surtout pas avec lui. Elle connaissait la signification de chacune de ses actions. Même lorsqu'il se balançait à ses tresses (elle avait acquis une certaine résistance du cuir chevelu à cause de ça…), cela signifiait qu'il voulait de l'attention. Cela dit, il avait toujours voulu attirer l'attention. Preuβen voulait qu'on le voie.
Elle n'avait pas le droit de l'ignorer.
Ses yeux bruns furent attirés par l'horloge. Dans une heure et seize minutes, précisément, Gilbert partirait faire son jogging tandis que Ludwig irait promener ses chiens. Ces deux-là étaient réglés comme des montres suisses.
Elle reprit son violon et son arc, ferma les yeux et tâcha de laisser le temps passer.
- Kesesese ! Ca fait du bien de se défouler un peu !
Gilbert s'étira en passant la porte de la maison. Ludwig secoua la tête et alla détacher les laisses de ses deux bergers allemands. Il resta quelques instants à les flatter et les caresser avant de revenir dans la maison.
Il n'entendait plus Preuβen.
- Brüder ? (3)
N'ayant pas de réponse, il s'inquiéta et se mit à chercher so n frère. Il le trouva dans le salon, téléphone contre l'oreille , immobile. Il s'approcha doucement et, le countournant pour voir son visage, vit une larme couler sur son visage pétrifié.
- Brüder… ?
Le prussien ne répondit pas. Ludwig remarqua que la petite lumière rouge du répondeur était allumée. Si quelqu'un s'était permis de dire des horreurs sur la messagerie de son grand frère, il allait voir ! Il prit le combiné des mains de l'albinos qui ne réagit pas et fit répéter le message.
Il pâlit en reconnaissant la douce voix.
Schlof, Kendele, schlof.
Din Vadder hiät die Schof,
Diä Müeder shiddelt s'Bäumele,
Do fallt herab ä Dräumele,
Schlof, Kendele, schlof…